

## Texte à imprimer

► Chapitre 7 (Le théâtre de la Grande Guerre), p. 131

### La vie des tranchés

**1915**

À force de galoper au cul des Boches qui nous tiraient comme des lapins et puis qui prenaient la poudre d'escampette, il a bien fallu qu'on les rattrape. Mais les gugusses s'étaient enterrés. Alors l'ordre de l'état-major a suivi. À partir de  
5 1915, voilà qu'on s'enterre, qu'on s'ensevelit, qu'on se cimetiérise de son vivant... Et croyez pas ce qu'on raconte... La tranchée a jamais existé que chez les Boches. Ma première tranchée, personne dans la compagnie savait que c'était une tranchée. C'était un gros trou d'eau blanche et crayeuse, sur huit cents mètres, en Champagne. Parfois le blanc tournait au jaune noir, et c'était là qu'on  
10 allait chier. Parfois le blanc tirait sur le rose et on savait que là, sous la craie bourbeuse qu'on piétinait, il y avait un copain qui finissait de se vider de son... Ma peur, à moi, c'était pas la balle boche... De Boches, j'en ai jamais vu la queue d'un, moi, en quatre ans de guerre... Ma frousse à moi, Parigot qu'a jamais vu la mer et qui sait pas nager, mézigue qui bouffe du poisson en friture pour pas  
15 sentir l'odeur de marée, c'était de faire comme les copains, de m'endormir dans cette bouillasse, de glisser dedans, et de finir noyé. Un jour je me suis réveillé dans la flotte en train de boire la tasse... Et puis je me suis souvenu. Le vaguemestre qui arrive avec notre courrier. Nous autres, à courir récupérer nos lettres. Et d'un coup, le sifflement. L'obus. Le grand éclair. Le bruit, si fort qui  
20 reste entre les oreilles. Moi, au fond d'un trou, dans la flotte en train de boire la tasse...

*Bruit d'obus qui tombe.*

« Les jambes... Bon, elles sont là. Les bras... Toujours là. Bon. Mes tripes sont pas dehors. Rien dans le buffet... Bon... Reste plus que la gueule... J'suis touché !  
25 J'suis touché ! »

Alain Guyard, *La Fleur au fusil*, édité en livre-disque par Camino Verde © 2014